Envoyez un tremblement de terre

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-224873

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Jean-Louis n'était pas « à noce ». Cela se voyait à sa mine. — Comment ça va-t-il se passer? se disait-il. — Ma Fanchette est courageuse, mais, tout de même...

Vers midi, grand remue-ménage. Mère Clémence, aidée d'une voisine complaisante, trafique entre la chambre et la cuisine, avec des airs mystérieux qui augmentent encore l'inquiétude de ce pauvre Jean-Louis.

Et voilà que ce dernier, tout à coup, s'entend appeler :

— Viens voir, Jean-Louis, le beau poupon !

C'est la mère Clémence, son bonnet de travers, mais exprimant le contentement par sa face épanouie, qui lui présente, couché sur un oreiller, un petit être gigotant et prouvant, par une belle voix de clairon, qu'il est vivant et ne demande qu'à être reçu dans ce bas monde avec le sourire.

Jean-Louis se penche et prend doucement, dans sa grosse main de travailleur de la terre, un tout petit poing rose, puis, regardant la sage-femme :

— C'est un garçon, n'est-ce pas, mère Clémence ?

— Eh bien, non, Jean-Louis ! Pour cette fois, c'est une fille. Et qu'elle est bien mignonne, dis ?

Le père, tout interloqué et abasourdi par la réponse catégorique de la sage-femme, contemple tour à tour la petite frimousse enfoncée sur un bonnet blanc encore trop grand et la bonne figure de la bonne femme. Il croit avoir mal entendu.

— Dites-me voir, mère Clémence ! Etes-vous bien sûre que c'est une fille ?

Cette question saugrenue fit empourprer davantage encore la face déjà rougeaude de la brave commère. Indignée au plus haut point, elle lui répond :

— Dis-donc, Jean-Louis! Pour qui me prends-tu ? Pour une apprentie, peut-être ? Voilà trente ans que je suis du métier. Tu n'as pourtant pas la prétention de m'apprendre à distinguer une fille d'un garçon, ou quoi ? T'es pas devenu un peu fou, des fois ?

Le pauvre Jean-Louis, interloqué par la vive réplique de la mère Clémence, n'en mena pas large. Toutefois, il se hasarda :

— Faut pas vous fâcher .Si j'ai dit ça, c'est que, des fois... à première vue, n'est-ce pas... on peut se tromper. Si vraiment c'est une fille, eh bien, on la gardera tout de même.

Désarmée par tant de naïveté, la mère Clémence lui dit :

— C'est ce que tu as de mieux à faire, grand dadais.

Et maintenant, va embrasser ta Fanchette et surtout ne lui fait une pareille « potte ». Ça lui ferait de la peine.

Le lendemain, Jean-Louis, tout en faisant sa besogne journalière, monologuait tout seul, le front barré d'une ride de contrariété.

— Ça c'est bien passé, c'est vrai. La Fanchette a l'air d'être toute contente. Tant mieux pour elle ! Mais, tout de même, une fille. Moi qui espérais un beau garçon!

Les voisins, au courant de la grande déception de Jean-Louis, se firent un malin plaisir de le taquiner.

— Alors, Jean-Louis! Te voilà tout fier d'être papa. Il va bien, ce fils, au moins ? Il va d'abord pouvoir garder tes chèvres.

Même le régent qui s'en mêlait, en lui disant, quand il passait :

— Bonjour, Monsieur Pernettaz ! Vous allez bientôt pouvoir m'envoyer ce fils, pour que j'en fasse un municipal ou même un Conseiller d'Etat, peut-être.

Fanchette, elle, était heureuse de ce que son désir secret se trouvait être réalisé. Elle avait sa fille ! Et, mentalement, elle évoquait l'avenir : — Bientôt, elle aura ses premières dents ; elle trottinera autour de moi, et me tiendra compagnie quand mon homme sera en route. Plus tard, elle m'aidera au ménage, au jardin. Et ainsi de suite, la brave femme escomptait par avance l'avenir.

Jean-Louis, brave homme dans le fond, aimait bien sa femme et s'efforçait à ne pas trop lui faire sentir sa déception. Tout au plus, presque sans le vouloir, il lui arrivait de soupirer :

— Tout de même, un garçon, ça aurait mieux fait mon affaire.

Le surlendemain matin, la Fanchette, tout en faisant la toilette du bébé, regarda son homme et lui dit :

— Dis donc, Jean-Louis ! Il faudrait assez voir à déclarer la naissance de la petite, si on ne veut pas être à l'amende. En allant à Aigle, tu profiteras pour me faire quelques emplettes. J'ai besoin d'un coupon de lainage pour une robe, pour le baptême. Je te donnerai un échantillon de ce que j'entends. Puis, tu as besoin d'une chapeau «de sorte» pour le dimanche. Qu'en penses-tu ?

Jean-Louis ne répondit rien, ce qui voulait dire que la perspective d'avoir à faire avec le « pétabosson », ne l'enchantait pas précisément, surtout pour une fille. Mais, d'autre part, l'idée de descendre au chef-lieu ne lui déplaisait pas.

Au bout d'un temps, il finit par dire d'un ton maussade :

— C'est bon. On descendra demain matin de bonne heure. Mais, ce serait presque le moment de savoir comment on veut l'appeler, la petite. As-tu une idée, toi ?

— Mais oui, Jean-Louis ; c'est tout réfléchi et discuté. On l'appellera Louise. C'est pas prétentieux et ça te rappellera ta mère défunte.

— Va pour Louise, fut la réponse. Dès le moment qu'il ne s'agissait plus d'un garçon, le prénom de la petite n'avait, pour lui du moins plus aucune importance. La Fanchette prépara encore l'acte de mariage. Il sortit de l'armoire une belle chemise blanche, son habit du dimanche, puis on n'en parla plus durant la soirée.

Le lendemain, Jean-Louis quitta les Mosses de bonne heure et se mit en route pour Aigle. Chaussé de bons souliers, il allongea le pas et prit par les raccourcis, en faisant sonner sa canne ferrée sur le chemin caillouteux. Bob aurait bien voulu le suivre, mais un geste de son maître lui fit comprendre que sa présence n'était pas indispensable.

A la Comballaz, petit arrêt obligatoire chez le tenancier de l'auberge de la Couronne, un vague cousin du côté de sa femme.

— Bonjour, cousin! Vite trois décis, sur le pouce ! Et ça va toujours ? Un échange de banalités sur le temps, les regains et voilà notre homme de nouveau en route.

Arrivé au Sépey, encore un court arrêt au «Buffet» où un homme d'équipe de la gare et dont les parents habitent les Mosses, voulait absolument payer un « demi ».

— Alors, où vas-tu comme ça, Jean-Louis ?

— A Aigle, acheter quelques bricoles qu'on ne trouve pas là-haut. Et puis, j'ai à faire à l'état-civil.

— Ah ! la famille s'agrandit donc. Un garçon ou une fille ?

— Tu es bien curieux, fit Jean-Louis d'un ton plutôt rogue. — C'est une naissance, quoi !

Et, brusquement, sans autre explication, notre père Pernettaz quitta la pinte et se remit en route. Il aurait pu prendre le train qui partait dans une heure, mais par ces temps de crise, un billet économisé sur le A.-S.-D., bien assez cher, c'est toujours autant de gagné.

(A suivre).

Envoyez un tremblement de terre. — Dans un de ses articles, Tristan Bernard qui, quoique humoriste professionnel de par la volonté de ses lecteurs s'intéresse, avec beaucoup de compétence à l'éducation des enfants, rapporte cette anecdote anglaise :

« Il y avait eu un tremblement de terre dans une région et les parents inquiets des suites possibles de ces secousses sismiques, avaient envoyé leurs enfants chez les grands-parents, quelque part, beaucoup plus loin... Ils reçurent du grand-père, trois jours après, cette dépêche :

— Envoyez tremblement de terre et reprenez enfants...

LE CAILLOU

A l'instar de Mistral, un pharmacien de notre ville préférait un bon caillou chauffé au four à la bonne cruche ou la bassinoire chère à nos aïeuls.

Cet apothicaire de La Palud, ancien capitaine de carabiniers, rentrant un soir un tantinet malade, lourdeur de l'estomac, tête brûlante, pieds froids, appelle sa servante et lui dit :

— Jaqueline, dès que je serai au lit, apportez-moi un carron bien chaud et vous le mettrez aux pieds, je me sens tout chose !

— Très bien, Monsieur. Ce sera fait au tout fin.

La bonne Jaqueline fit chauffer deux bons carrons de grès, de ceux qui ont une ouverture par leur milieu, les porte vivement à son maître apothicaire, en place soigneusement un aux pieds de celui-ci et, contente de l'avoir si bien soigné :

— Voilà, vous serez content. Quand celui que j'ai mis dans le lit sera froid, vous prendrez celui qui est là, près de la table de nuit, pour changer, il est bon chaud aussi ! *J.*

ARME NOUVELLE

ON perfectionne aussi, Dieu merci, les armes à feu. Un prospectus m'informe de l'invention d'un revolver « engourdisseur ». Cette arme ne tue pas comme le browning, le fusil et les autres instruments d'extermination dont les femmes nerveuses, les maris exaspérés et les malfaiteurs professionnels ont fait un si déplorable usage ces temps derniers.

L'arme nouvelle se présente sous la forme d'un discret bijou de poche. Un sacripant surgit-il animé du dessein de vous cambrioler ou de vous soulager de votre portefeuille ? Vous dirigez tranquillement vers lui le canon du nouveau revolver, et vous pressez la détente. Vous le voyez aussitôt s'ébrouer comme un imprudent qui a fait un faux-pas et qui est tombé dans l'eau froide. Il souffle comme un phoque, ferme les yeux, secoue la tête, puis chancelle, fléchit, tombe tranquillement à la renverse et se met à dormir à poings fermés pendant dix bonnes minutes, telle une marmotte. Vous avez le temps d'appeler à l'aide, de faire venir la police qui cueille, sans coup férir et sans passage à tabac, ce malfaiteur en état d'hypnose. Vous pouvez vous frotter les mains de satisfaction, car vous avez purgé la société d'un être méprisable. Les agents qui l'ont mis hors d'état de nuire sont très heureux, parce qu'ils ont fait, sans danger, une bonne capture.

Tout le monde est content, même la fripouille qui se croyait morte et qui est tout étonnée de revenir joyeusement à la vie. Le fait de se retrouver, avec les menottes, sur la paille humide d'un cachot dont les fenêtres sont solidement grillagées, n'arrive pas à gâter son plaisir. Un apache sait que la paille humide ne tarde pas à sécher, dans les prisons modernes pourvues du chauffage central, que l'estomac s'habitue rapidement au pain noir, dont tant de pauvres chômeurs se contenteraient, et que rien n'est plus facile que de scier des barreaux de la plus sombre geôle, avec un ressort de montre, pour prendre la poudre d'escampette. Le fameux revolver engourdisseur dégage, sans fumée, sans bruit, une nappe légère de gaz anesthésiants. On peut l'employer contre la vermine des bas-fonds, mais aussi contre les raseurs, les tapeurs, les bavards, contre tous ceux qui se coalisent pour empoisonner notre existence.

Benjamin Vallotton. — Pendant la Fête. — 1 vol. — F. Rouge, éditeur, 1933.

Dans son dernier ouvrage, M. Vallotton nous donne une suite de remarquables scènes de la vie quotidienne vues d'un poste de police lausannois situé probablement à Ouchy.

Le chef du poste, c'est le sergent Barraud, un homme qui a largement dépassé la cinquantaine et qui connaît son monde. Avec l'aide des agents Dumothioz, Cachemaille, Fiaux, Vidoudez, etc., il dirige le service de la police sur un secteur passable-